

**bruno  
manser  
fonds**

fairness im tropenwald

# tong tana

**Peuples autochtones et perception de la nature**

décembre 2021

[www.bmf.ch](http://www.bmf.ch)

# La nature animée: un monde rempli d'esprits

Par Annina Aeberli

Les animaux et les plantes ont-ils des droits? Et qu'en est-il des rivières? Dans notre culture occidentale, ces questions sont relativement récentes. Pour les peuples de culture animiste, tels que les habitants autochtones de Bornéo, la question ne se pose pas: comme les êtres humains, les animaux et les plantes sont des êtres communicant. Ils vivent à nos côtés sur cette Terre.

Traditionnellement, les Penan aussi bien que leurs voisins Kenyah perçoivent leur environnement comme animé, soit doté d'une âme. Les esprits communiquent avec les êtres humains par l'intermédiaire d'augures. Si l'on souhaite cohabiter en paix avec les esprits, il convient de respecter certains tabous (interdits) et règles. Animal ou plante, tout peut devenir être agissant.

## Formes des rochers et mythes

Une règle importante dit par exemple qu'il ne faut pas se moquer des animaux. Si l'on y contrevient, une tempête viendra tout pétrifier. C'est ainsi que sont apparus les rochers et les montagnes à forme humaine ou animale. Au bord de la rivière Baram, un rocher en forme de chèvre est à l'origine de la légende kenyah suivante:

*Autrefois, un grand village y était situé. Un jour, le grand chef mourut. Comme le veut la tradition, une personne de rang inférieur devait être sacrifiée lors des funérailles, afin que la personne de haut rang ne doive pas cheminer seule sur la rivière Malau, qui mène à l'au-delà. Attristée, la grand-mère du jeune garçon sacrifié voulait se venger. Elle plaça ainsi une grenouille vêtue du costume traditionnel Kenyah dans une boîte à tabac proposée lors des festivités funéraires. Au moment d'ouvrir le contenant, la grenouille s'en échappant provoqua le rire de l'assemblée. Une tempête impitoyable s'abattit alors sur le village durant la nuit. Afin d'apaiser l'esprit, le village décida de sacrifier une chèvre. C'était trop tard: tout se pétrifia en pleine cérémonie de sacrifice. C'est pourquoi on voit aujourd'hui encore le rocher présentant la forme de la chèvre sacrifiée pour apaiser l'esprit.*

La légende encore récitée aujourd'hui rappelle que les Penan comme les Kenyah doivent toujours traiter les animaux avec respect. On ne doit notamment jamais gaspiller de viande et se comporter de manière respectueuse envers les animaux.





Les formes observées dans la nature  
ont inspiré nombre de mythes.





oben links:

Chez les Kenyah, la pêche remonte à des temps immémoriaux. Leurs villages sont situés le long des grandes rivières, telles que le fleuve Baram.

oben rechts:

La pêche est une ressource alimentaire importante dans la forêt tropicale.

unten rechts:

Le sanglier est l'espèce la plus souvent chassée par les autochtones. C'est aussi leur viande préférée.



## **Messages de la nature**

Selon un autre tabou, il est interdit aux chasseurs de parler de chasse, ni avant ni pendant celle-ci. Ils disent donc simplement qu'ils vont en forêt. Il en va de même pour la pêche. En parler avvertirait les animaux et porterait malheur. On ne doit donc surtout pas dire aux pêcheurs de ramener beaucoup de poisson! Cela revient à de la vantardise, qui est toujours mal perçue et porte malheur: les pêcheurs rentreraient bredouilles.

Bien que les Penan et les Kenyah partagent de nombreuses règles et tabous, ils se distinguent aussi en plusieurs points. Sédentaires, les Kenyah cultivaient le riz et, contrairement aux Penan, gardaient des poules et surtout des porcs utilisés pour les offrandes. Les entrailles de ceux-ci servaient à lire les messages transmis par les esprits. Les projets importants, comme la construction d'une maison longue ou le départ pour une chasse à l'homme dépendaient de bons augures.

Pour les Kenyah, l'esprit du riz jouait aussi un rôle central. Durant les semailles, on devait se parer de ses plus beaux habits pour le séduire. Attention à ne pas le provoquer en gaspillant du riz, car cela entraînait une mauvaise récolte. L'esprit du riz était généralement associé à la fécondité. Aujourd'hui encore, les Kenyah disent que le riz est «enceint» lorsque les épis de riz mûrissent.

La culture du riz, qui jadis déterminait le rythme de vie des Kenyah, recule inexorablement. Beaucoup d'entre eux sont partis en ville ou ne vivent plus toute l'année au village. Durant des décennies, le gouvernement a dénigré la culture du riz sec et a légiféré pour la compliquer. Il préfère promouvoir les monocultures telles que les plantations de palmiers à huile, plus lucratives. La christianisation en marche depuis les années 1940 a elle aussi laissé des traces: nombre d'esprits ont été remplacés par le dieu chrétien ou additionné de celui-ci et la plupart des augures et tabous animistes qui régissaient entre autres la culture du riz ont été abandonnés. ■



# «La terre est notre vie»

Par Annina Aeberli

Pour les populations autochtones de Bornéo, la terre est synonyme de vie. La terre ne se résume pas à sa caractéristique nourricière, elle forme aussi un élément important de leur identité et détermine leur perception de la nature.

## La relation primitive à la terre

Les populations autochtones de Bornéo aiment à comparer la forêt à un supermarché. La terre forme la base de leur subsistance: pêche, cueillette des fruits, chasse, culture du riz. Mais la terre est aussi porteuse de leur histoire: les lieux par exemple sont désignés d'après des personnalités importantes. La tradition orale est rapportée en des lieux correspondants et disparaît inévitablement lorsque ces lieux tombent dans l'oubli ou qu'ils ont été détruits par une plantation de palmiers à huile.

La terre a été léguée par les ancêtres et forme un pont entre les générations. Elle constitue aussi une sécurité sur laquelle s'appuyer: si quelqu'un perd son emploi en ville par exemple, il peut toujours retourner au village et vivre de la terre. Celle-ci constitue dès lors un filet de sécurité comme c'est le cas chez nous de l'épargne bancaire.



Longtemps, la riziculture a déterminé la vie des Kenyah, allant de la perception du temps jusqu'à la religion.

La terre remplit toutes ces fonctions importantes, tant pour les Penan que pour les Kenyah. Nomades, les premiers se distinguent toutefois des seconds, sédentaires, dans leur mode d'exploitation. Auparavant, les Penan se déplaçaient toutes les quelques semaines, construisant chaque fois de nouvelles cabanes dans la forêt, sans abattre de grands arbres. Ils vivaient des animaux et des fruits de la forêt, mais ne cultivaient rien eux-mêmes. Les Kenyah en revanche vivaient en grandes communautés villageoises. À cet effet, ils abattaient des arbres, utilisant le bois de ceux-ci pour la construction des maisons. Ils défrichaient ainsi une nouvelle parcelle de forêt chaque année afin de créer de nouvelles rizières.

### **Perception divergente de la nature**

Cette approche différente de la forêt et de la terre a conduit à des perceptions et des concepts de nature divergents. Certes les deux ethnies utilisaient des boutons noués dans un tapis de rotin pour compter les jours restant avant une réunion importante. Cependant, la perception du temps qui passe reposait, chez les Kenyah, sur le cycle annuel du riz. Ils se basaient sur les différentes phases de l'année comme les semailles ou les moissons. Ainsi, ces dernières marquaient la fin de l'ancienne année et le début de la nouvelle. Les années se distinguaient pour leur part en fonction de l'endroit où les rizières avaient été cultivées. Cela

permet de maintenir un calendrier relativement long et précis. Les Penan de leur côté se fondent sur les différentes phases de la forêt, comme la saison où mûrissent les fruits ou la saison sèche. Comparé à notre mesure du temps occidentale linéaire, la perception du temps des deux groupes ethniques était circulaire, basée sur les saisons et les phases agricoles de l'année.

La différence d'exploitation de la terre est aujourd'hui encore plus qu'à son tour à l'origine de conflits, car la perception de la propriété diverge: les Penan, centrés sur la forêt, distinguent entre tana lalun, la forêt vierge, et tana pengurip, la forêt habitée ou exploitée, dans laquelle ils chassent et cueillent. Les Kenyah pour leur part classent les terres en fonction de la culture du riz: uma est la rizière, tana mba' désigne la forêt qui n'a encore jamais été défrichée pour la riziculture et dans laquelle ils chassent et cueillent. Tana bekan et tana jekau désignent les différents stades de végétation consécutifs à l'utilisation sous la forme de rizière et qui servent de jardins. Les Penan de leur côté pratiquent le molong, une exploitation responsable de ressources forestières, de laquelle découle un droit coutumier collectif sur la forêt et des droits individuels sur certaines plantes. Quant aux Kenyah, ils connaissent un droit collectif sur tana mba' ainsi que des droits territoriaux individuels sur les surfaces qui ont déjà servi à la culture.







Les revendications territoriales de nombreuses ethnies se superposent. Jadis, différents groupes pouvaient utiliser la même forêt pour la chasse. Aujourd'hui, avec la législation moderne, les droits territoriaux sont généralement exclusifs. La terre appartient à un groupe ou à un autre, mais pas aux deux. Par ailleurs, les Penan n'étaient pas les seuls à être mobiles par le passé: les Kenyah l'étaient aussi, car ils déplaçaient leurs villages dans de nouvelles régions toutes les quelques décennies. Cela complique une attribution claire des terres. Le droit moderne est rigide et exclusif, alors que les droits coutumiers autochtones sont souples et dynamiques.

Les Penan n'abattent généralement aucun arbre, car cela est en contradiction avec leur lien historique à la forêt. Cette pratique est en revanche légitime dans une certaine mesure pour les Kenyah, car cela fait partie de la culture sur brûlis. On notera toutefois que les défrichages à large échelle pour la mise en place de monocultures sont également contraires à la culture des Kenyah.

Les peuples autochtones du Sarawak se distinguent dans leur relation à la terre aussi bien que dans leurs tabous et règles. Cependant, ils partagent tous le fait d'assumer une responsabilité

envers la terre et leurs ancêtres. La terre ne s'y résume pas à un facteur de production qui, exploité à bon escient, apportera la richesse. La terre a une histoire et fait partie intégrante de leur identité. Le conflit avec le gouvernement du Sarawak est donc inévitable. Car celui-ci voit la terre comme une masse à manœuvrer pour s'enrichir. ■

*Les deux textes basent sur: Annina Aeberli (2020): "The Power of Ontologies: The Duty to Take Care of the Land and the Ancestors among the Kenyah." Travail de doctorat en anthropologie sociale, université de Berne.*

gauche:

**La forêt tropicale sert aux autochtones autant de supermarché que de livre d'histoire.**

# Terre, riz et responsabilité

*Interview avec Caroline Mbang Nyurang*

## **Annina Aeberli: Pourquoi la terre est-elle si importante pour les Kenyah?**

*Caroline Nyurang:* C'est dû à la manière dont nous vivons. Nous sommes pour la plupart agriculteurs, beaucoup ne vont pas à l'école et vivent dans le village. La terre est le lieu où nous pouvons assurer notre subsistance et construire notre maison. Certains la gardent pour la génération suivante. Beaucoup d'entre nous n'auront pas de succès en ville, certains resteront probablement simplement au village.

## **Les gens cultivent-ils encore traditionnellement le riz sec dans ton village?**

Il y a trois ans, nous avons eu une mauvaise récolte, car il n'y a plus beaucoup de gens qui cultivent le riz. Les oiseaux pillent ces quelques champs, ne laissant que peu de riz pour la moisson. Les

gens disent qu'il est nettement plus avantageux d'acheter du riz que de travailler durement pour ne rien avoir en fin de compte. Mais certains continuent quand même la culture.

## **Comment vont-ils gagner leur vie à l'avenir?**

De nombreux jeunes préfèrent ne plus vivre dans la maison longue. Ils ne gagnent en effet souvent pas suffisamment pour nourrir leur famille. Ils préfèrent partir travailler en ville, mais même là-bas ils gagnent peu et ont beaucoup de frais. Après quelques années, ils retourneront probablement sur leurs terres,

dans leur village. Ils y feront de petites cultures pour subvenir à leurs besoins, telles que des légumes, du poivre ou du café, voire de l'huile de palme.

## **Tes parents cultivent la terre, mais ils ne sont plus tout jeunes. Qu'advien-**

### **dra-t-il des terres familiales?**

J'en ai parlé avec ma mère, mon père et mes frères et sœurs. Nous n'avons qu'un seul frère qui préfère vivre au village plutôt qu'en ville. Nous espérons qu'il reprendra la charge des terres. Mais moi-même aussi j'ai décidé l'an dernier de passer davantage de temps au village, il est donc hors de question de l'abandonner. Je veillerai à y passer tous les mois.

«On nous a légué un coin de terre. Nous avons la responsabilité d'en prendre grand soin.»



### **Comment les terres se transmettent-elles?**

Mes arrière-grands-parents pratiquaient l'agriculture. Ils ont montré à leurs fils et à leurs filles qui les accompagnaient aux champs quelles rivières et quels arbres délimitaient leurs terres. Mon père en connaît ainsi l'intégralité, un savoir que ma génération est en train d'oublier. Les anciens ont une sorte de carte dans la tête. C'est remarquable. C'est peut-être plus facile pour eux, car ils y ont vécu et travaillé, raison pour laquelle ils connaissent beaucoup mieux les terres que nous les jeunes. Il est aussi de plus en plus fréquent que certains reprennent d'autres terres, ce qui entraîne parfois des conflits. Il serait utile de cartographier correctement les parcelles, pour que l'on arrête de se battre à ce sujet. (Rires)

### **Que penses-tu des défrichages?**

Je n'ai jamais trouvé que c'était une bonne chose. Auparavant, l'eau était claire et j'aimais à me baigner dans la rivière. Aujourd'hui, l'eau est boueuse et on ne sait jamais ce que l'on va y rencontrer. C'est effrayant. Je hais les défrichages. Lorsque j'étais jeune, on voyait toutes les entreprises forestières qui défrichaient la forêt et transportaient le bois sur la rivière, lorsqu'il avait beaucoup plu et que le niveau était élevé. Nous nous demandions ce que faisaient tous ces gens en bateau à moteur à charrier des troncs. Nous ne savions alors pas quelles serait l'impact de la



**Caroline Mbang Nyurang, 41 ans, est membre du comité de l'organisation partenaire du BMF SAVE Rivers. Elle s'est engagée en première ligne contre la construction du barrage sur le Baram, dont le lac de retenue aurait engloutit son village natal Tanjung Tepalit. Son père et son grand-père avaient occupé la fonction de chefs du village. Esthéticienne de formation, elle a dirigé un spa dans la ville de Miri durant plusieurs années.**



Les Kenyah tournent de plus en plus le dos à la culture du riz sec. Ils préfèrent acheter le riz.



déforestation. C'est très triste. Il y a 30 ans, nous avions plaisir à voir toutes ces personnes. Aujourd'hui, ils ne nous ont laissé que des rivières souillées et toute cette destruction. Nous voyons aujourd'hui les effets de la déforestation, les inondations annuelles, tout cela à cause du bois. C'est vraiment très triste.

### **Quelle a été ta motivation à lutter contre le barrage sur le Baram?**

Cela s'est fait tout naturellement. Je suis très fière d'être née dans une famille forte et d'avoir des parents qui luttent pour leurs terres. Beaucoup de mes amis sont restés les bras croisés. Nous devons aider les familles au village. J'ai quelques amis très opportunistes: ils obéissent lorsqu'on leur fait des promesses, que ce soit pour l'argent ou pour leurs propres intérêts. Je ne suis pas de cette sorte qui retourne sa veste juste pour une offre alléchante. Je tiens cela de mon grand-père et de mon père. C'est la raison pour laquelle les gens ne nous aiment pas toujours. Mais je suis très heureuse, Je suis convaincue d'être sur la bonne voie (rires). Je crois qu'on nous a légué un coin de terre pour vivre. Nous devrions être très reconnaissants de ce que nous avons et de ce que nous avons hérité de nos arrière-grands-parents. Nous avons la responsabilité d'en prendre grand soin. ■

*Extraits d'un entretien mené par Annina Aeberli en 2017 dans le cadre des recherches qu'elle a menées sur le terrain pour son travail de doctorat.*

# Nouvelles brèves

## Bonnes et mauvaises nouvelles dans le Baram Peace Park



Au mois de juillet, le canton de Bâle-Ville adoptait un soutien de 200'000 USD en faveur de la zone protégée du Baram Peace Park. Les Penan ont initié le projet de protection de la forêt tropicale humide en 2009. Celui-ci a gagné en ampleur avec les années et même obtenu l'approbation du gouvernement du Sarawak. Fin 2020,

l'Organisation internationale des bois tropicaux OIBT communiquait également son soutien. Aujourd'hui, la recherche de donateurs pour la réalisation du projet bat son plein. Avec les fonds promis par le canton de Bâle, la première phase de la mise en œuvre est assurée. Malheureusement, l'entreprise Samling est actuellement de retour dans les forêts du parc. Les Penan concernés de Long Ajeng ont immédiatement réagi et érigé une barricade.

## Aide d'urgence après les inondations au Sarawak

Grâce à la disposition des donatrices et des donateurs du Bruno Manser Fonds, nous avons pu mettre près de 40'000 CHF à disposition des personnes affectées par l'inondation. Plus de 20 villages situés le long des trois plus grandes rivières que sont

le Baram, le Limbang et le Tutoh ont été touchés par les inondations. Les dons nous ont permis d'approvisionner les familles de ces villages en denrées alimentaires. Le Bruno Manser Fonds soutient actuellement les familles dans la reconstruction des villages. Si l'on n'arrête pas les défrichages et que l'on ne reboise pas la forêt tropicale humide, une telle catastrophe peut se reproduire en tout temps.







### **Plainte contre notre partenaire local**

L'entreprise forestière Samling a déposé une plainte en diffamation contre notre organisation partenaire de longue date SAVE Rivers. Celle-ci a critiqué à maintes reprises l'absence de consultation des villages autochtones de la part de Samling dans le cadre du processus de certification pour l'obtention du label de durabilité du bois PEFC. En novembre 2020, le BMF avait déposé une pétition correspondante au siège du PEFC à Genève. En avril, Samling exigeait de sa part que SAVE Rivers efface une série de communiqués de presse de son site internet. L'organisation ne s'étant pas exécutée, Samling a déposé une plainte au mois de juin. Le BMF appuie son partenaire local dans sa défense juridique. L'audience au tribunal devrait se tenir en 2022.

**IKEA impuni en dépit des infractions** En dépit d'infractions répétées à l'obligation de déclarer le bois, la procédure pénale administrative lancée par le Bruno Manser Fonds contre IKEA a été classée en juin. À en croire les indications du Département de l'économie, de la formation et de la recherche (DEFR), compétent en l'affaire, IKEA aurait adapté la déclaration manquante par l'introduction, suite à la plainte du Bruno Manser Fonds, de nouvelles étiquettes comportant des indications détaillées sur la déclaration du bois.

### **Les populations autochtones plantent 10'000 arbres**

Il y a quelques années, la communauté de Bengoh a acquis des droits fonciers légaux sur ses terres. Le BMF soutient les efforts actuels de celle-ci visant à réhabiliter les sur-

faces érodées. Les surfaces endommagées suite à la construction d'un barrage de retenue et à une exploitation non durable ont été reboisées ces six derniers mois par la plantation de plus de 10'000 arbrisseaux. À cet effet, le village a sélectionné pour l'essentiel des essences indigènes devenues rares, dont quelques fruitiers. Ceux-ci devraient bientôt porter des fruits, servant tant aux populations de la forêt qu'aux animaux.







## Impressum

Dans la langue des Penan de la forêt pluviale du Sarawak (Malaisie), « Tong Tana » signifie « dans la forêt ».

Éditeur: Bruno Manser Fonds  
Association pour les peuples de la forêt pluviale  
Socinstrasse 37, CH-4051 Bâle  
Téléphone +41 61 261 94 74  
Courriel: [info@bmf.ch](mailto:info@bmf.ch)  
Internet: [www.bmf.ch](http://www.bmf.ch)

Rédaction: Annina Aeberli, Sophie Schwer,  
Johanna Michel  
Images: BMF, Annina Aeberli  
Traduction: Gaïa traductions  
Graphisme: moxi ltd., Bienne  
Impression: Zofinger Tagblatt, Zofingen  
Production et expédition:  
Agentur für Sozialmarketing, Zürich  
Imprimé sur du papier 100% recyclé

Envoi des dons:  
Compte postal 40-5899-8  
IBAN CH32 0900 0000 4000 5899 8